

Garth Stevenson. *Parallel Paths: The Development of Nationalism in Ireland and Quebec*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 437 p.

Ronald Rudin

Volume 8, Number 2, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022842ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1022842ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rudin, R. (2008). Review of [Garth Stevenson. *Parallel Paths: The Development of Nationalism in Ireland and Quebec*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 437 p.] *Mens*, 8(2), 418–423.
<https://doi.org/10.7202/1022842ar>

Garth Stevenson. *Parallel Paths: The Development of Nationalism in Ireland and Quebec*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 437 p.

Garth Stevenson nous offre un ouvrage ambitieux qui a le mérite de traiter de l'histoire du nationalisme en Irlande et au Québec en moins de 400 pages. Il faut reconnaître d'emblée que la réalisation d'études comparatives constitue un défi. Les auteurs doivent d'abord bien connaître chacune des histoires étudiées avant de les comparer. Ils doivent ensuite partager les résultats de leurs recherches sans perdre leurs lecteurs dans les détails. De façon générale, Stevenson réussit à traiter de concert les histoires de l'Irlande et du Québec, depuis le XVIII^e siècle, alors que les deux territoires sont déjà sous la domination de la Grande-Bretagne. Il aborde l'expérience de la conquête, les efforts pour se débarrasser de l'occupant, la création d'États semi autonomes (au minimum) et les batailles plus récentes livrées à la modernité sous ses différents aspects. Les gens connaissant peu l'Irlande et le Québec en tireront profit. Ils acquerront les connaissances minimales pour commencer à comprendre l'expérience « nationale » de ces deux entités.

Il serait toutefois dommage que ces lecteurs y voient autre chose qu'une introduction au sujet. Quant à ceux qui en connaissent un peu plus, ils seront probablement déçus. Si l'ouvrage ne dépasse pas les 400 pages, c'est que Stevenson a simplifié à outrance l'expérience nationale aussi bien de l'Irlande que du Québec. Ce problème fondamental devient rapidement évident lorsque l'auteur décide, sans explication, que ces deux territoires ont non seulement constitué des nations au cours des deux derniers siècles, mais que tel était leur destin.

Stevenson traite de la littérature sur le nationalisme et conclut que l'existence des nations repose « on the belief of a group of people that they constitute a community with common memories and aspirations. » (p. 6) Malgré cette affirmation, il déclare que « Irish nationalists can credibly claim that some notion of an Irish political community existed » bien avant l'invasion de l'Irlande par les Anglo-Normands au douzième siècle (p. 24). Il s'agit d'une affirmation contestable étant donné l'absence de centralisation des mouvements politiques irlandais jusqu'au XIX^e siècle et les conflits importants opposant les colons anglo-normands envoyés par delà la mer d'Irlande après la « conquête » et les habitants déjà présents. Après avoir escamoté ces distinctions, Stevenson fait fi de la présence d'une population protestante pionnière largement établie, si ce n'est exclusivement, en Ulster à partir du XVI^e siècle. En somme, il se contente de parler d'une nation irlandaise catholique, laissant le lecteur se demander si l'Ulster (ou du moins sa majorité protestante) fait partie de l'île. Bien qu'il soit possible de défendre l'existence de deux nations irlandaises, Stevenson ne suggère même pas cette possibilité.

En ce qui concerne le Québec, Stevenson se contente de présenter les immigrants français qui se sont établis dans la vallée du Saint-Laurent comme des « natives » (p. 38), effaçant par là les autochtones de l'histoire. Stevenson peut d'autant plus facilement les écarter qu'il débute véritablement son récit au XVIII^e siècle. En biffant le premier siècle de l'aventure française en Amérique du Nord, il ne traite pas de l'émergence précoce de la « nation canadienne » qui commence à se considérer distincte de la française. De la même manière, en ne traitant pas de la population anglophone qui arrive après la conquête, il n'explore jamais la possibilité qu'il ait pu y avoir une nation québécoise (territoriale) différente de la nation

canadienne-française (culturelle). Au Québec, comme en Irlande, les contours de la nation sont vus comme naturels. Stevenson fait donc peu d'efforts pour questionner ses catégories.

Une fois ses termes définis, Stevenson aborde certains événements majeurs de l'histoire irlandaise et québécoise au cours des deux derniers siècles. Ces événements sont présentés séparément de manière directe, l'auteur ne s'embarrassant pas de la complexité mise à jour par les études récentes. Cette forme de simplification excessive est apparente dans le traitement des rébellions en Irlande (1798) et au Québec (1837-1838). Comme le mentionne l'auteur, ces rébellions étaient similaires à plusieurs niveaux. Elles ont vu la mobilisation d'un grand nombre de gens, et ce en dépit du clergé catholique. Elles ont été toutes deux écrasées assez facilement. Et à chaque fois, la législature locale a été suspendue afin de limiter l'autonomie locale (p. 62-63). Néanmoins, dans les deux cas, le récit de Stevenson est trop dépendant de sources qui sont dépassées.

Dans le cas irlandais, l'auteur réfère à l'interprétation traditionnelle, qui voyait la rébellion de 1798 comme faisant partie d'une série de soulèvements menant inévitablement à l'émergence de l'État irlandais, et à l'interprétation révisionniste, qui minimise l'importance à long terme du soulèvement. Il semble toutefois ignorer l'existence, dans ce contexte comme dans d'autres, d'une interprétation post-révisionniste qui est apparue au cours de la dernière décennie. Aucune mention n'est faite entre autres des importants travaux de Kevin Whelan, qui mettent en évidence l'émergence des United Irishmen lors de la rébellion. Cette élite était dédiée à l'édification d'une Irlande non confessionnelle, anticipant en quelque sorte une forme de nationalisme civique. Selon cette perspective, Daniel O'Connell, le principal leader politique irlan-

dais du début du XIX^e siècle qui a fait campagne pour les droits civils des catholiques, a eu un impact moins que positif puisqu'il liquida le projet national promu par les United Irishmen et fit de la question confessionnelle un élément central de la politique irlandaise. Whelan soutient cette interprétation dans plusieurs ouvrages, mais encore plus dans *The Tree of Liberty* (1996). Semblant ne pas connaître cette interprétation du projet d'O'Connell, Stevenson affirme que la confessionnalité était un « unintended part of O'Connell's legacy » (p. 114). Or, selon l'interprétation de Whelan, il n'y avait rien d'involontaire dans les actions d'O'Connell, qui ont fait en sorte que la « nation » soit définie comme catholique. Alors que Stevenson présente le nationalisme irlandais comme devant être défini de cette manière, Whelan démontre qu'il aurait pu en être autrement. Stevenson aurait certes pu s'opposer à cette interprétation post-révisionniste, mais il aurait d'abord eu à en reconnaître l'existence.

Des trous similaires marquent le traitement que Stevenson fait des rébellions bas-canadiennes de 1837-1838, qualifiées à un certain moment de « guerre civile » (p. 75). Si cette définition est congruente par rapport à sa définition de la nation au Québec, comprise comme ethnique (linguistique), elle fait fi de la présence d'un nombre important d'anglophones parmi les leaders patriotes, dont certains parmi les plus radicaux comme Robert Nelson. L'interprétation de Stevenson s'appuie sur les ouvrages rédigés il y a longtemps par Fernand Ouellet, qui est présenté comme « the leading economic historian of the period » (p. 67). Peut-être serait-il à propos de débattre à savoir si Allan Greer, qui est généralement vu actuellement comme le principal spécialiste des rébellions grâce à son ouvrage *The Patriots and the People*, est un historien économique. Néanmoins, l'interprétation de Greer, qui présente les rébellions comme le fruit de l'effort à la fois des

élites patriotes et des paysans francophones pour redéfinir les contours de la société bas-canadienne, est généralement absente. De la même manière, les travaux d'Yvan Lamonde, dont le premier volume de son *Histoire sociale des idées au Québec* qui replace les Patriotes dans un contexte plus large, ne sont même pas mentionnés dans la bibliographie. Inversement, Donald Creighton, qui (comme Ouellet) a expliqué les rébellions comme une tentative de la part des leaders canadiens-français arriérés de résister au « progrès », est mentionné favorablement (p.82). Comme dans le cas irlandais, Stevenson aurait pu contester les plus récentes interprétations, mais il est difficile de critiquer ce qui n'est pas bien compris.

La faible maîtrise de l'historiographie récente démontrée par Stevenson se vérifie ailleurs que lors de la discussion des rébellions. Lorsqu'il aborde le système seigneurial, il s'appuie sur Mason Wade plutôt que sur l'ouvrage *Peasant, Lord and Merchant* de Greer. De la même manière, lorsqu'il traite de l'héritage de George-Étienne Cartier, il ne mentionne même pas l'importante biographie rédigée par Brian Young (p.145-146). Progressant vers le XX^e siècle, il affirme que les « French Canadians hardly ever discussed [economic] matters » avant les années 1920 (p.245). Dans ce cas, sa conclusion ne peut se défendre qu'en ignorant les nombreuses études qui ont porté sur le rôle des Canadiens français dans l'économie québécoise à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Le XX^e siècle est aussi traité superficiellement lorsque, en discutant des écoles de pensée entourant la conquête, il fait uniquement référence aux écoles de Montréal et de Québec, ne faisant mention ni des différentes interprétations qui les ont précédées, incluant celle de Lionel Groulx, ni de celles qui ont dominé le paysage historiographique québécois au cours des trente dernières années, c'est-à-dire les interprétations révisionnistes et post-révisionnistes dont j'ai déjà discuté dans mon *Faire de l'histoire au Québec*.

Il serait injuste d'accuser Stevenson de ne pas faire référence à tous les débats pertinents à chacune des questions qu'il a étudiées dans les contextes irlandais et québécois, considérant surtout sa décision de réaliser un seul ouvrage sur la question. Néanmoins, le lecteur peut se questionner sur les fondements de certaines de ses conclusions alors qu'il est si souvent mal informé au regard de l'historiographie. Puisqu'il a pris pour acquis que le nationalisme dans ces deux contextes avait une dimension « ethnique », il est remarquable qu'il n'ait pas discuté les travaux de Whelan et de ses collègues dans le cas irlandais et des révisionnistes québécois qui ont offert des interprétations très différentes de la nature des projets nationaux irlandais et québécois.

Ronald Rudin
Département d'histoire
Université Concordia

Traduction : Michel Ducharme

Suzanne Clavette. *Les dessous d'Asbestos. Une lutte idéologique contre la participation des Travailleurs.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005. 566 p.

L'histoire de la grève d'Asbestos n'en finit plus de susciter recherches, commentaires et interprétations différentes. L'ouvrage de Suzanne Clavette s'inscrit dans une volonté de comprendre les événements d'Asbestos à travers un nouvel angle. On ne peut que souligner le plaisir de remettre cet épisode riche en interprétations dans une perspective plus large faisant appel tant aux événements sociopolitiques internatio-